

Geneviève Chauvel

Olympe

PLON

DU MÊME AUTEUR
aux Presses de la Cité

Le Bal des Vantours, roman, 1977.

Les Émeraudes de Beyrouth, roman, 1979.

Le Masque de Porcelaine, roman, 1980.

Geneviève CHAUVEL

Isle

823

45.46

OLYMPE X

roman

16° y²
31708

Olivier Orban

464

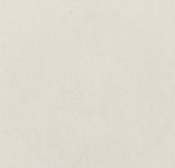
01-10-06-1987-20256



© Olivier Orban, 1987
ISBN 2.85565.368.1

*Not for you,
Because of you.*

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY



THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

Tout...

Les dieux infinis donnent tout à ceux qu'ils
aiment.

Toutes les joies, infinies ; toutes les peines,
infinies.

Tout !

GOETHE.

THE
JOURNAL OF THE
AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL., U.S.A.

1914

Chapitre premier

Sur les façades de brique, rosies par le temps, les auvents claquent de tous côtés. Montauban s'éveille sous un beau ciel sans nuages. L'air est vif en ce matin de mai 1748. Les échoppes s'ouvrent une à une et chacun se met en place pour accueillir les chalands. Dans la rue Fraîche, la rue des bouchers, un jeune homme, enveloppé d'un long tablier blanc, aidé d'un apprenti, sort une table en bois épais sur laquelle oscillent les manches huilés de hachoirs et de couteaux aux lames scintillantes et bien affilées. Deux montants soutiennent une barre hérissée de crochets. D'autres tables identiques émergent de maisons voisines. Et bientôt, entre deux haies de carcasses dépecées, sans tête, ventre béant et bras ouverts, c'est une cacophonie sans nom sur fond de grelots et de sonnaillles. Les hachoirs et les couperets cognent sur les billots de bois. Ils s'interpellent et se répondent d'un étal à l'autre. La rue est étroite. Les coups résonnent avec force. Un véritable tam-tam d'enfer pour accompagner les commentaires graveleux des coupeurs de viande et les rires des commères. Tout cela dans l'odeur fade du sang qui coule de tous côtés en une multitude de ruisseaux.

Une femme se faufile dans la foule bigarrée de paysans, jongleurs et marchands ambulants. Elle croise sans les voir quelques greffiers, des échevins, un soldat du guet et un inspecteur de la police des marchés. A petits pas pressés, sa lourde silhouette, drapée dans un châle grisâtre, longe les étaux et s'arrête devant l'un d'eux, marqué d'une enseigne

au nom de *Pierre Gouze*. Une servante attend et l'entraîne aussitôt le long d'un couloir étroit. Une cour, qui sert de tuerie le vendredi, jour maigre où il est interdit de vendre de la viande, sépare les deux corps de la maison. Au fond, une sorte d'étable pour garder les bêtes avant de les abattre. Et un escalier de bois pour accéder aux étages.

— Vite, mère Nanne, dit la servante. Les mouches sont terribles...

C'est ainsi que l'on nomme les douleurs de l'accouchement, et mère Nanne est une professionnelle de la chose. Les deux femmes longent la galerie du premier jusqu'à la salle de séjour aux murs fraîchement chaulés sous le plafond garni de poutres cirées. Le feu crépite dans la cheminée. De l'eau bout dans un énorme chaudron suspendu à la crémaillère. Des bassines de cuivre attendent sur une longue table en chêne. A droite, une porte ouverte sur la pénombre d'une chambre aux meubles rares. Un coffre à vêtements sous la fenêtre. Une table de toilette et une chaise près d'un lit à baldaquin dont les rideaux sont noués aux montants. Une femme gémit. Elle s'agrippe soudain aux rebords du matelas. Les mouches se font plus violentes. Entre deux spasmes, elle balbutie :

— La punition... de Dieu !

Ses yeux égarés vacillent d'un bord à l'autre du ciel fleuri. Au rythme du tam-tam lancinant, sa tête roule sur les oreillers de lin. Balancier fatidique. Horloge de douleur qui compte les minutes de la délivrance. Tam. Tam. Chaque coup sur le billot résonne dans son ventre et pousse un petit corps affolé vers un monde inquiétant où tout n'est que bruit et lumières aveuglantes.

— J'ai mal, gémit-elle encore.

Ses longs cheveux noirs, trempés de sueur, lézardent ses joues blêmes, lui donnant un air de noyée. Ses yeux suppliants cherchent de l'aide. Debout près du lit, une voisine amie, Françoise, se penche et lui parle d'une voix douce :

— Courage, Anne-Olympe... Courage, ma belle, c'est presque fini.

Elle lui tapote la main et passe un linge mouillé sur le visage livide creusé de cernes.

— Le plus dur est presque passé, ajoute-t-elle sur un ton convaincant, comme pour se convaincre elle-même.

Elle tremble de peur. Anne-Olympe a bien du mal à donner la vie à son enfant. Cette naissance torture pourrait bien l'emporter. Il est écrit dans la Bible : « Tu enfanteras dans la douleur. » Mais Dieu, que l'on dit juste et bon, se montre-t-il équitable lorsqu'il donne seulement le plaisir à l'homme et toute la souffrance à la femme ?

Pour calmer sa nervosité, elle fait quelques pas dans la chambre. Dans un coin de la grande salle éclairé par une chandelle, l'accoucheuse aux gestes méthodiques prépare les linges. Fanchette, la servante, verse l'eau bouillante dans les bassines. Françoise fait irruption.

— Allons, la mère Nanne, presse-toi. Il est temps de la délivrer.

— Pécaï, un peu de patience, petite.

La vieille se glisse lourdement vers le pied du lit, tire le drap et se penche avec un air de fouine.

— Ah ! Je vois le crâne, déclare-t-elle, satisfaite.

Sous la fenêtre, une commère à la voix rocailleuse demande :

— Où est-elle, la femme à Pierre Gouze ? Son ventre est-il si gros qu'elle le cache ?

— Pas si fort, répond une voix d'homme.

Le bruit d'une scie sur un os de jarret l'interrompt un instant. D'un mouvement de tête, il montre la façade derrière lui :

— Je crois qu'elle est en train de mettre bas.

Le visage de la femme se plisse d'une jouissance sournoise.

— Ventredienne ! Il va en faire une tête, le père Gouze, quand il va rentrer de voyage ! Combien de temps ça fait-y qu'il est parti ?

— Oh ! J'sais plus. P'têt ben un an... P'têt ben plus !

La commère réfléchit un instant et déclare sur un ton péremptoire :

— Vaudrait mieux qu'elle accouche d'un p'tit mort ! Malpeste !

Un ricanement et elle ajoute :

— Elle en a l'habitude, pas vrai ?

— Taisez-vous, la Pauline. Y a déjà eu assez de malheurs comme ça dans cette maison. Et puis tout ça, c'est la faute à Pierre Gouze. Il n'avait pas à partir si souvent et si longtemps.

De nouveau le bruit de la scie sur l'os. Il continue sur un ton plus bas :

— Je me demande s'il reviendra.

Un hurlement envahit la rue. Un hurlement rauque qui n'en finit plus. Hachoirs et couperets restent suspendus dans l'air, comme figés de stupéfaction et de crainte. Le hurlement s'arrête. Silence. Un vagissement de bébé. Alors le tam-tam reprend de plus belle, rapide, gai, ponctué d'ovations discrètes.

Dans la chambre, située au-dessus de la boucherie de son mari, Anne-Olympe a un dernier sursaut de force pour se redresser et voir la forme sanguinolente sortir de son corps. Elle s'effondre aussitôt, épuisée, sur ses oreillers trempés. Elle ferme ses beaux yeux violets, et sombre dans une semi-inconscience. Son corps flotte sur des nuages. Des sons lui parviennent de très loin, amplifiés, comme s'ils sortaient d'une caverne. Des mots se détachent, assourdis, mais nets, martèlements saccadés sur un tambour voilé :

— Une fille... même Gouze... bien vivante.

Elle ne manifeste aucune réaction. Françoise répète de sa voix chantante :

— Tu as entendu ? C'est une jolie petite !

Les yeux toujours fermés, Anne-Olympe esquisse un sourire et hoche la tête en signe d'acquiescement. Cette nouvelle la remplit d'une joie immense qu'elle veut savourer en silence, dans le plus profond de son cœur. Cette petite fille a beau être son huitième enfant, c'est le troisième seulement qui naît vivant.

Mais surtout, c'est la fille de Jean-Jacques, son amour de toujours, qu'elle vient enfin de retrouver et qui est devenu son amant secret. C'est lui qu'elle aurait dû épouser si la vie n'était pas si mal faite. Elle l'aime depuis sa plus tendre enfance. Seulement voilà, contrairement à ce que certains prétendent, il se trouve que les hommes ne naissent pas égaux et que le « Préjugé » règne en maître. Pour le mal-

heur d'un petit garçon, fils d'un seigneur du pays, messire Jacques Lefranc de Caix, président de la cour des Aides de Montauban, et d'une petite fille née sous le toit d'un tondeur de drap, Jacques Mouisset. Par un de ses tours de magie, le destin les a unis dès l'enfance : le tondeur de drap était avocat à la bourse du commerce, et se trouvait en affaire avec le puissant magistrat.

Les images se bousculent dans la mémoire d'Anne-Olympe, baignées de rires et d'insouciance. Le temps de l'enfance, le temps des jeux, auprès de Jean-Jacques pour qui elle avait une absolue vénération. De cinq ans son aîné, il était aussi son parrain. Tous deux veillaient sur Jean-Georges, leur petit frère — par le sang pour Jean-Jacques, par le lait pour elle. Anne Mouisset, sa mère, avait en effet nourri le fils cadet du magistrat. Plus tard, Jacques Mouisset, son père, servit de précepteur au fils aîné avant son entrée chez les jésuites de Toulouse.

Que de pleurs, lorsque Jean-Jacques partit pour le colège ! Adieux baignés de larmes, premiers serments avant la première séparation, premier chagrin pour la petite fille au cœur de femme qui perdait son chevalier protecteur. Mais le temps des vacances revenait avec une régularité de métronome. Avec lui, les rires et les jeux. Et le temps de l'adolescence qui fait palpiter le cœur, frissonner la peau, et met dans le corps une fièvre bien étrange : temps de la passion, des serments éternels. Le jeune homme devenu poète se mit à honorer sa muse de vers enflammés jurant amour et fidélité. Sur les bords du Tarn, dans les senteurs de thym et de sarriette, ils rêvaient d'un bonheur tout bleu, comme les yeux d'Anne-Olympe ; sans faille, comme le cœur de Jean-Jacques.

C'est alors que Sa Majesté le Préjugé entra en scène, armé de son glaive impitoyable, pour trancher à vif la mésalliance naissante : le poète fut envoyé à Paris pour de longues études, et la muse obéit à son père en se laissant marier à un boucher plus jeune qu'elle, qui ne put lui faire oublier sa folle passion. D'autant que Jean-Jacques revint à Montauban et se mit à promener dans toute la ville une mine désespérée : sa bien-aimée n'avait pas su l'attendre.

Anne-Olympe, enfermée dans la caste des bouchers, ne voulait pas le rencontrer. Sachant un peu écrire, elle lui fit porter une lettre pour lui dire que tout était bien ainsi, chacun à sa place, lui parmi les aristocrates, les notables, et elle chez les commerçants, mais qu'elle ne pouvait l'oublier et lui gardait tout son cœur. Devant Dieu, elle s'était liée à Pierre Gouze, dont elle portait un enfant, et devait suivre son destin. Cependant, le chagrin qu'elle put cacher à son entourage tua le bébé dans ses entrailles.

Deux mois plus tard, elle était de nouveau enceinte. Mais un beau matin de mai 1738, une nouvelle éclata comme un coup de tonnerre sur toute la ville : Jean-Jacques Lefranc de Caix, avocat général à la cour des Aides, « son » Jean-Jacques, était exilé à Aurillac, en Auvergne. Décret spécial de Sa Majesté le roi Louis XV, fort mécontent d'un discours prononcé par le jeune magistrat, dans lequel il se présentait comme le légitime interprète des sujets auprès du souverain et déclarait tout net, lui qui était chargé de régler les problèmes que soulevaient l'assiette et la levée des impôts, que le peuple était saigné à blanc par une fiscalité de plus en plus lourde et inégale.

Les notables et les princes approuvèrent, ô combien, la disgrâce de cet aristocrate aux idées dangereuses qui se mettait à scier la branche sur laquelle ils étaient tous posés, et, du même coup, leur aurait fait perdre leurs privilèges. Cet exil ne pouvait que le ramener à des sentiments plus raisonnables.

Des milliers de gens, dans la ville et aux alentours, ceux-là même qu'il avait défendus, pleurèrent son départ. Anne-Olympe en perdit son deuxième enfant au sixième mois de grossesse. Ignorant ce fait, Jean-Jacques, du fin fond du Cantal, envoyait à son ami et confident Thiériot, resté à Paris, quelques notes sur sa vie d'exilé ainsi qu'une *Épître à Polymnie* se terminant par ces vers :

*Ô des plus beaux objets, agréables images,
Pourquoi me suivez-vous dans ces climats sauvages ?
Fuyez ! De mon destin, je dois subir la loi.
Polymnie est heureuse, et c'est assez pour moi.*

L'exil ne dura que six mois. Anne-Olympe se retrouva enceinte des œuvres de son mari. Mais cette fois, Jean-Jacques étant revenu, son cœur battait de joie et elle mit au monde un beau garçon, copie exacte de Pierre Gouze.

A ce moment alors, Polymnie, c'est-à-dire Anne-Olympe, était heureuse. Oui, tout était rentré dans l'ordre. Elle avait rempli son devoir d'épouse, elle était mère enfin. Et son jeune mari ne la regardait plus comme une vieille femme stérile. De nouveau il la trouvait désirable et s'empressait autour d'elle, lui marquant la considération et le respect qu'elle méritait. Et puis Jean-Jacques était dans les murs. La rue de l'Ancien-Collège, où il habitait, n'était pas si loin de sa maison de la rue Fraîche. Un vol d'hirondelle... ou de mésange ! Ils ne se voyaient jamais, elle ne le souhaitait pas. Il lui suffisait de sentir sa présence toute proche et de respirer le même air que lui.

Le 13 janvier 1740, les cloches de l'église Saint-Jacques sonnèrent à toutes volées pour célébrer le baptême du petit Jean, « fils de Pierre Gouze et d'Anne-Olympe Mouisset, mariés », comme l'écrivit le prêtre sur le registre de la paroisse. Une foule dense assistait à cet événement tant attendu. Le jeune maître boucher n'était pas peu fier d'assurer la descendance d'une longue lignée de Gouze appartenant à la Grande Boucherie, la plus ancienne corporation de l'histoire avec celles des monnayeurs et des marchands d'eau. Une corporation puissante, qui traitait d'égal à égal avec les rois. Ne disait-on pas que Hugues Capet était fils de boucher ? Certaines chansons de geste l'ont affirmé et les couplets de François Villon sont encore dans les mémoires :

*Se fusse des hoirs¹ Hue Capel
Qui fut extrait de boucherie
On ne m'eût, parmi ce drapel²,
Fait boire en cette écorcherie.*

Oui, le boucher est roi. Outre la viande, produit vil de la

1. Héritiers.

2. Linge.

bête, il détient le monopole des parties nobles que sont le cuir et les peaux, la laine et le suif, sans parler des cornes et des os. A Montauban, comme dans tout le royaume, il règne sur une cour de tanneurs, fourreurs, chandeliers, couteliers et patenostriers d'os¹, tous prêts à se damner pour avoir ses meilleurs lots. Et bien sûr, ils n'ont pas manqué à l'appel pour féliciter le fils de feu Jean Gouze et honorer son héritier. Ce fut une belle fête. Le vin pétillant y coulait à flots et les boîtes de dragées se distribuèrent par douzaines.

Ce soir-là, seul dans son hôtel, Jean-Jacques, rongé de tristesse, écrivait à son ami Thiériot : « Que n'ai-je point éprouvé ? Ma vie est un tissu d'afflictions : traitements les plus durs de la part de ma famille, aventures de cœur les plus cruelles qu'on puisse imaginer... »

Un an plus tard, Anne-Olympe mettait au monde une petite fille. On l'appela Jeanne. Comme son frère, elle naquit en janvier, le 13. Le jour de la chance, avait-on remarqué dans le quartier. Et une commère qui savait lire dans les tarots avait ajouté :

— Le petit fait fortune. Quant à la petite, je vois un beau mariage et beaucoup de bonheur.

Elle avait ramassé ses cartes et s'appropriait à les ranger lorsque Anne-Olympe lui avait demandé :

— Et moi, tu ne me dis rien ?

La vieille avait à nouveau disposé les figurines. Aussitôt elle avait blêmi et, de ses mains tremblantes, avait remballé son jeu. Impressionnée par le changement de physionomie de la cartomancienne, Anne-Olympe s'était exclamée :

— Que se passe-t-il ?

Un silence lourd de gêne. Tortillant le coin de son châle, la vieille avait fini par répondre :

— Ce n'est pas bon. Nous recommencerons une autre fois.

Anne-Olympe avait oublié cet intermède. Elle y repense soudain, et réalise alors que c'est à partir de ce jour-là, précisément, que les choses commencèrent à changer pour

1. Fabricants de chapelets et autres objets liturgiques en os ou en ivoire.

elle. Coup sur coup, elle mit au monde trois enfants morts. Son mari se mit à la regarder avec un drôle d'air, et se trouva comme par hasard des affaires à régler dans des provinces voisines.

Il avait un bon prétexte. Le bœuf se faisait rare dans le pays. En Quercy, le sol est dur, tout juste bon pour les moutons et les chardons. Les quelques spécimens de bovins existants étaient jalousement gardés pour les travaux des champs. Pas question d'utiliser les chevaux pour tirer les charrues. Ils étaient réservés pour la poste et la remonte des cavaliers de la garnison. Si bien que la viande rouge manquait sur les marchés. La présence d'un régiment de dragon du Royal Languedoc, installé en permanence sous les murs, en augmentait la demande de jour en jour et le moindre morceau de chair fraîche valait son pesant d'or.

Le maître boucher Gouze, flairant la fortune au bout d'une petite chevauchée, non dénuée pourtant de dangers, calcula que le jeu en valait la chandelle, et confia son étal au compagnon qu'il formait déjà depuis six ans, le dotant d'un second apprenti. Les fontes lestées de sacs de monnaies trébuchantes, il enfourchait sa monture et, suivi d'un fidèle domestique musclé, courait les foires du Limousin, du Berry et de la Vendée. Il traquait les éleveurs qu'il épuisait dans d'interminables palabres jusqu'au « Coupons-là... Morbleu ! », et ne revenait que lorsqu'il avait derrière lui quelques têtes mugissantes et ruminantes, qu'il ramenait par petites étapes pour ne pas les épuiser.

Il voyageait de plus en plus loin et de plus en plus longtemps. Et lorsque Anne-Olympe sortait pour ses emplettes, on murmurait sur son passage. A tel point que, s'imaginant qu'on lui avait jeté un sort, elle rendit visite à une paysanne qui avait la réputation de connaître la magie et de fabriquer des filtres. Que de potions amères avait-elle bues pour retrouver le bonheur !

N'est-elle pas exaucée aujourd'hui, avec ce bébé que l'on vient de poser dans le creux de son bras ? Elle revoit la fête dans la chaude nuit d'août, les milliers de bougies et de lampions, puis, comme dans un rêve, les étreintes de Jean-

Jacques, ses caresses, ses baisers, sa passion qui n'avait pas de fin et qui l'a délivrée de toutes les malédictions. Elle sort de son nuage rose pour se concentrer sur le paquet enrubanné qui remue des mains minuscules près de petites lèvres gourmandes, faisant un bruit de succion.

— Quel nom lui donneras-tu ? demande Françoise.

Sans hésiter, Anne-Olympe répond :

— Marie-Olympe !

C'est bien ce qui avait été décidé entre Jean-Jacques et elle dès le début de sa grossesse : Jacques pour un garçon, Marie-Olympe pour une fille. Elle caresse délicatement la petite tête ronde qui déjà ouvre de grands yeux et gigote de plus belle.

— J'aurai préféré un garçon, soupire-t-elle. Enfin, c'est tout de même l'enfant de Jean-Jacques.

— Le fruit de l'amour, remarque Françoise. Un bien joli fruit, da.

D'un geste tendre, Anne-Olympe presse le bébé contre son cœur. Une petite main potelée serre son doigt. Onde de volupté, comme lorsque Jean-Jacques la prend dans ses bras, jusqu'à l'extase. Leur amour existe bien. La preuve en est formelle, il a donné la vie. Les derniers enfants de Pierre Gouze sont morts, celui de Jean-Jacques vit. Dieu leur permet-il enfin de bousculer le Préjugé et de vivre cet amour impossible ? Ne serait-ce que pour le bonheur de cette enfant. Elle est là, toute innocence et toute confiance. Que vont-ils faire pour elle ? Sauront-ils la protéger ?

Le regard perdu dans les replis du drap, Anne-Olympe rêve d'une grande maison fraîche. Sous les tilleuls centenaires du jardin, un bassin avec un jet d'eau, et Jean-Jacques, étendu dans l'herbe, jouant avec une petite fille en robe blanche. Le rire et le babillage de Marie répond au gazouillis des oiseaux...

— Où es-tu ? demande Françoise.

Elle prend le bébé et le couche dans une panière posée sur la table en chêne dans la salle de séjour.

— Non, implore Anne-Olympe. Si tu me l'enlèves, tu m'enlèves la vie.

— Tout doux, ma belle, c'est l'heure de la toilette. Telle que tu es, tu n'es pas présentable.

Elle a raison, pense Anne-Olympe. Jean-Jacques viendra peut-être à la nuit tombée.

— Tes grands piaffent d'impatience, ajoute Françoise en s'activant au chevet de l'accouchée.

Les grands. Elle les avait oubliés. Jean et Jeanne. Elle les aime bien pourtant. Mais ils font partie d'un autre univers maintenant. Ils sont arrivés comme ça, par la force des choses, imposés par un homme qui lui a été imposé. Elle ne les a pas vraiment désirés. Ils ne sont pas le fruit de l'amour. Ils sont les enfants de Pierre Gouze qu'elle n'a jamais aimé. Ils lui ressemblent tant qu'elle ne désire pas les voir. Le seul qu'elle veut auprès d'elle, pour le toucher, le caresser, le respirer, c'est Jean-Jacques. Pour lui, elle se veut belle et parfumée. Pour lui, elle veut tout. Pour tout donner.

Une heure plus tard, elle trône, fraîche et rose dans un lit refait de neuf, fleurant bon la lavande. Les plus beaux draps brodés du trousseau, une camisole fine, ornée de valenciennes et de rubans, et sur ses cheveux, rincés à l'eau citronnée, son plus joli bonnet. Pour terminer, quelques gouttes d'eau d'odeur autour du cou. Un parfum de rose, d'iris et de muguet se répand dans la pièce. La métamorphose est achevée, l'agonisante ressuscitée. Plus aucune trace de fatigue ou de souffrance. Pas même le souvenir. Tel le phénix qui renaît de ses cendres, Anne-Olympe brille de tous ses feux, prête à redonner la vie.

Un bruit de cavalcade dans l'escalier de bois, puis sur la galerie. Jean et Jeanne, rouges d'émotion, s'arrêtent net dans l'encadrement de la porte de la chambre. Ils ont la même taille, les mêmes cheveux châains et drus, des yeux bruns dans un visage rond éclaboussé de taches. On les dirait jumeaux.

— Venez, mes chéris, venez voir ce qui nous est arrivé.

Ils approchent lentement, mi-curieux, mi-inquiets, longent la ruelle du lit, jusqu'à hauteur des oreillers, jusqu'au bébé aux joues roses qui remue ses petits doigts et ouvre la bouche. Ils en restent le souffle coupé, émerveillés.

— Voici Marie-Olympe, votre petite sœur, dit la mère.

— C'est trop long, bougonne Jean. Marie, c'est mieux.

Anne-Olympe sourit et passe un bras autour de leurs épaules. Ils sont sa chair, eux aussi.

— On dirait une poupée, dit Jeanne. Vous me la prêtez ?

Jean couve le bébé d'un œil protecteur et rassuré. Le garçon de la famille c'est lui. Et lui seul. Tout va bien. Il bombe le torse et ramarque enfin, avec l'expression d'un homme qui connaît la vie :

— On dirait qu'elle a faim.

Anne-Olympe rit, sort un sein de sa chemise ajourée et le tend vers les lèvres entrouvertes de Marie.

Chapitre II

Les douze coups de midi n'ont pas encore sonné à l'horloge du beffroi. Pourtant le rythme des hachoirs et des couperets s'est ralenti. Tous les bruits descendent progressivement de plusieurs tons. La rue en est devenue presque silencieuse, phénomène anormal à cette heure de la matinée.

Anne-Olympe a noté le changement. Intriguée, elle tend l'oreille pour capter un indice. Rien. Pas une exclamation, pas un cri. Quelques murmures à peine perceptibles. Un bruit de pas sur les pavés. Qui passe ? Pour pétrifier ainsi toute cette population tapageuse et effrontée de la rue Fraîche, il faudrait Dieu en personne... ou le Diable. Ou... Jean-Jacques ?

La belle accouchée s'empourpre. Son cœur s'emballe. Se peut-il ? Le président de la cour des Aides aurait-il le courage de braver les tabous, le scandale, pour voir l'enfant que vient de lui donner celle qu'il aime ? Un frisson de bonheur parcourt son corps. L'émotion embue ses yeux. Les pas se rapprochent... Elle ne reconnaît pas ceux de Jean-Jacques ! Aussitôt l'émotion devient angoisse. Une angoisse sourde qui lui serre l'estomac et remonte lentement vers sa gorge. Elle blêmit. Françoise, la mine décomposée, entre précipitamment et, d'une voix d'outre-tombe, confirme ce qu'elle n'osait deviner :

— Pierre Gouze est de retour !

— Mon mari !

Les regards des deux femmes se posent sur le bébé, puis

sur les deux aînés. Jean court vers la porte. Anne-Olympe retrouve aussitôt son sang froid.

— Mon fils, dit-elle d'une voix douce.

Il se retourne. Elle pose un doigt sur ses lèvres :

— Garde le secret. Sa surprise sera plus grande.

Clin d'œil complice de l'enfant. Il dévale l'escalier en riant :

— Papa ! Mon papa !

Jeanne, qui a tout juste un peu plus de sept ans, se conduit déjà comme une grande personne. Il est vrai qu'elle a atteint l'âge de raison. Calmement, elle va vers la fenêtre et entrouvre les volets. Un homme trapu remonte la rue. Il porte un habit de drap brun et un chapeau de feutre cabossé. A la main, un sac de voyage ventru qui semble assez lourd, car le pas est lent et pesant. Elle voit son frère courir vers lui, l'embrasser et marcher près de lui en lui tenant la main.

— C'est vrai, maman, papa est de retour, dit-elle de sa petite voix posée.

Elle observe la silhouette qui approche en saluant à droite et à gauche les membres de sa confrérie, ses voisins, et constate :

— Il a l'air bien fatigué.

Elle revient près de sa mère, qui suggère :

— Tu devrais aller à sa rencontre, comme ton frère.

La gamine sort de la chambre. Françoise fait des va-et-vient au pied du lit en se tordant les mains, et monologue à n'en plus finir :

— Il a bien choisi son jour. Comment vas-tu lui expliquer maintenant ? Il sait compter et saura immédiatement qu'elle n'est pas de lui... Je te plains, ma pauvre. Je ne voudrai pas être à ta place. Ah ! Pourquoi n'est-il pas revenu plus tard ? On aurait pu tricher sur la date de naissance.

Elle s'arrête net, face à une Anne-Olympe belle et sereine qui continue à nourrir Marie.

— Françoise, il faut prévenir le président. Dis-lui que tout va bien et que j'irai le voir dès que possible.

La voisine réfléchit un moment et demande :

— Cela fait combien de temps exactement que Pierre Gouze est parti ?

La jeune mère lève les yeux vers le ciel du lit :

— Dix mois... ou onze... Je ne sais plus.

Un silence, puis elle ajoute :

— Laisse-moi. Je l'entends qui monte.

Vingt-quatre marches pour arriver au premier étage où se trouve l'appartement. Chaque pas résonne lourdement sur les degrés de bois, suivi des petits pas sautillants des enfants. Anne-Olympe se souvient de leur séparation. Elle s'était laissée prendre, inerte et résignée. Comédie du couple avant le départ. Après son plaisir, Pierre avait fui sans un mot. Femme stérile, abandonnée, elle avait caché ses pleurs humiliés dans l'obscurité de la nuit.

Anne-Olympe arrange sa camisole et niche le bébé dans le creux de son bras. Dans le miroir posé sur la table de chevet, elle fait l'inventaire de ses forces, comme un général fait le compte de ses munitions avant l'affrontement. L'image reflétée la rassure. Elle étale un peu plus ses longues boucles sombres sur les oreillers brodés et redresse le nœud de ruban rose de son bonnet. Elle a trente-quatre ans et n'a rien d'une vieille femme.

Pourtant son cœur se serre. Pierre Gouze franchit le seuil de la chambre et s'arrête. Près de lui, Jean et Jeanne, impatients de voir l'effet de la surprise. C'est vrai qu'il a l'air fatigué. Son visage rond est couvert d'une barbe grisâtre. Ses yeux bruns, cernés de poches plissées, la transpercent comme des vrilles. Anne-Olympe sort aussitôt sa première arme : un sourire de charme. Touché. Le regard de Pierre s'attendrit. Une lueur d'inquiétude, cependant. Surpris de la voir au lit à cette heure, il demande :

— Êtes-vous souffrante, madame Gouze ?

— Non, répond-elle. Je vous attendais, monsieur mon mari.

Les enfants pouffent. il se tourne vers eux :

— Mes petits, allez jouer. Je dois parler à votre mère.

Il ferme la porte, laisse tomber son sac sur le parquet, enlève son chapeau et s'approche du lit, l'œil fixé sur la gorge rebondie de son épouse. Avec le temps, il avait oublié qu'elle pouvait être belle, séduisante. Une femme

qui ne peut faire des enfants normaux ne vous échauffe plus les sangs. Et quand elle pond de la nourriture de cimetière, on a peur d'être maudit soi-même. Alors on fuit, le plus loin possible, et le plus longtemps, pour que la mort ne vous pique pas de sa grande faux.

Cette fois, il était parti pour toujours. A trente ans, quand on est maître boucher, fils de maître boucher, avec une bourse bien pleine, on peut encore recommencer sa vie. Et le voilà de retour. Quelle idée saugrenue l'a ramenée ? L'étal, les enfants ? Non, l'habitude. Le toit. Le mal du pays. Ailleurs, les choses n'ont pas le même goût. Pas même les femmes, il n'en a pas eu depuis des semaines. Il savait qu'il comblerait cette lacune en rentrant au bercail, mais il ne s'attendait pas à y trouver le regard enjôleur d'une Circée, joint aux appas d'une Messaline. Pour une surprise, c'en est une, et de taille !

Le désir l'embrase. Son corps n'est plus qu'un sexe, avec une idée fixe : la prendre, séance tenante. Comme au soir de ses noces. Comme lorsqu'il lui a fait Jean, comme lorsqu'il lui a fait Jeanne. Une douleur brûlante l'a saisi au bas-ventre. Pour sûr qu'il ne lui fera pas un petit mort, avec cette tenaille de feu qui le cisaille entre les jambes.

Il s'assied au bord du lit et se penche vers sa moitié, tout ronronnant, comme hypnotisé, aspiré par les beaux seins ronds qui roulent sous la toile fine de la camisole. Cette poitrine le rend fou. Il en sent le parfum enivrant. A tâtons, il cherche le rebord du drap pour l'arracher, dernier obstacle à son plaisir. Les mains d'Anne-Olympe sur ses joues mal rasées arrêtent son élan. Elle détourne son visage et le force à regarder ce qu'il n'a pas encore vu. Comme piqué par un serpent, il bondit sur ses pieds dans la ruelle du lit et roule des yeux horrifiés de sa femme au bébé. L'espace de quelques secondes, il est sans voix, ouvrant la bouche pour chercher de l'air.

Malgré son calme apparent, Anne-Olympe a peur. Pierre est un sanguin. Elle connaît sa violence lorsqu'il ne se contrôle plus. Pourtant, elle soutient son regard et continue de sourire. Autrefois, lorsqu'ils se querellaient, elle tremblait et pleurait. Aujourd'hui, tout est différent. Elle tient Marie dans ses bras. Marie-Olympe, la fille de

Jean-Jacques. Et ce bébé lui donne une force qu'elle ne se connaissait pas.

— C'est une fille, dit-elle. Vous ne trouvez pas qu'elle est mignonne ?

Un sourire radieux illumine la jeune femme. Le bonheur déborde de ses yeux violets, piqués de paillettes d'or ; il gonfle ses cheveux qui brillent dans un rai de soleil tombant des persiennes ; il sort par tous les pores de sa peau ambrée. Pierre blêmit et se laisse choir dans un fauteuil près du lit. Il ne sait plus que penser, ni que dire. Se réjouir, ou se lamenter ? La confusion envahit son esprit. Il passe une main sur son visage et baisse un instant les paupières. Lorsqu'il les relève, le bébé est toujours là. Il n'a pas rêvé.

— Qui vous a fait ça ? demande-t-il sèchement.

Anne-Olympe joue avec les doigts de Marie :

— La petite a été paresseuse.

Un silence. Elle reprend de la même voix calme et douce :

— Je pense qu'elle a voulu attendre votre retour pour faire son entrée dans le monde.

A ces mots, il explose :

— Me prenez-vous pour un idiot ? Je sais compter. Et je vois que vous vous êtes bien amusée en mon absence.

Ivre de rage, oubliant toutes les règles de bienséance et de politesse entre époux, il la prend par l'encolure de sa camisole et la secoue :

— Onze mois, rugit-il. Qui est-ce ?

Anne-Olympe essaye de sourire malgré la panique qui l'envahit, et cache le bébé contre son estomac.

— Monsieur Gouze, je vous en prie. Je ne suis plus maudite. Elle est vivante.

— Alors c'est moi qui suis maudit, rétorque-t-il d'une voix sépulcrale.

Il revient sur sa chaise. Anne-Olympe prend sa respiration et se lance dans une longue explication des phénomènes de la nature. Un poussin est moins long à fabriquer qu'un veau ou un poulain. Chez les petits hommes, comme chez les animaux, il y a des différences : ceux qui naissent avant le terme et ne vivent pas : ceux, beaucoup

plus rares, qui s'attardent dans le ventre de leur mère, et vivent très vieux.

— Le retard est un signe de bonne santé, conclue-t-elle.

— Ventredienne ! J'ai voyagé, da ! Et vous ne me ferez point gober ces billevesées.

— Eh bien, monsieur mon mari, vous devriez savoir qu'à Paris des savants étudient ces choses. Pécaïre, nous sommes en 1748. Et nous aurons bientôt un remède pour ne plus faire de petits morts. Le docteur Moissac de Toulouse l'a dit à mère Nanne, et il le tenait du célèbre docteur Bessières de la faculté de Montpellier !

Il lève les bras au ciel. Que sait-il au juste des mystères de la femme ? Une fois de plus, il est dérouté. Il sait bien qu'Anne-Olympe n'avouera jamais. Après tout, c'est bien lui qui s'est désintéressé d'elle et l'a laissée seule. Au fond de lui-même il se sent fautif, mais, pas plus que sa moitié, il ne l'avouera. Les femmes sont faites pour subir la loi des hommes. Aussi prend-il un ton solennel pour déclarer :

— Racontez, racontez, madame Gouze. Mais il y a une chose que je sais, moi, c'est le châtement que vous méritez : La « cage » sous le Pont-Vieux.

Du temps où Montauban était une ville huguenote, tel était le sort réservé aux femmes adultères. La coupable, enfermée dans une cage, suspendue sous l'arche centrale du Pont-Vieux, était plongée dans le Tarn en son endroit le plus profond, jusqu'à ce que mort s'en suive...

— Coutumes de sauvages, rétorque-t-elle. Et il a eu raison, notre bon roi Louis XIII, de chasser ces hérétiques qui martyrisaient les femmes.

— Comme vous y allez, madame Gouze ! Vos ancêtres faisaient partie de ces hérétiques.

— La tante Jeanne a su nous montrer ce qu'il fallait faire. Elle en est devenue célèbre.

C'était en 1656. La reconquête catholique battait son plein. Des légions de prêtres frappaient à toutes les portes et agitaient leurs goupillons comme une baguette magique, assurant prospérité et salut dans le sein de l'Eglise apostolique. Jeanne Mouisset, comme tous les siens, était protestante. Mais elle était malade, et avait peur de la mort qu'elle sentait proche. Elle accepta les derniers sacrements. Sa

conversion devait servir d'exemple. On lui fit des funérailles grandioses auxquelles assistaient nombre de prélats et de personnalités politiques. Mais sur le chemin du cimetière, une horde de huguenots surgit, coupa le cortège, bouscula le grand vicaire, injuria les consuls de la ville et kidnappa le cercueil. L'affaire remonta jusqu'à Paris où la chambre de l'Édit ordonna la restitution du *corpus delictum* et son enterrement en terre catholique.

— Depuis, nous nous sommes tous convertis, ajoute Anne-Olympe avec une lueur de triomphe dans l'œil.

— Contraints et forcés. Pour ne pas perdre vos biens. Mais catholiques dans le public et protestants dans le particulier. Hypocrisie et mensonge que tout cela.

— Tout cela, comme vous dites, c'est le passé.

— Parlons-en. Aujourd'hui encore, bien que vous soyez tous baptisés, mariés et enterrés à l'église, votre mère se rend secrètement au temple.

— Nous n'allons pas recommencer la guerre des Religions. Nous sommes en 1748, et la liberté existe dans ce bon royaume de France.

— Pas pour la femme, rugit-il.

Un regard mauvais fixé sur Marie, il ajoute :

— Toute faute doit être punie. Jusqu'à preuve du contraire, madame Gouze, je suis votre mari et je vous punirai de cette offense grave que vous me faites.

Il arpente la chambre, une main sur les reins, l'autre battant l'air, jetant des œillades injectées de sang vers la courtepoinle :

— Une bonne volée de bois vert mettra un peu de raison dans votre cerveau embrouillé.

— Pratique de Sarrasin, indigne d'un chrétien ! siffle-t-elle.

Debout au pied du lit, Pierre Gouze fusille sa femme et pointe sur elle un index menaçant :

— Taisez-vous, pécheresse !

Marie pleure, le visage convulsé. Anne-Olympe pleure aussi :

— Je vous en supplie, mon mari, arrêtez de faire votre mauvaise tête. Vous terrorisez une innocente, et vous

gâchez mon bonheur. Je vous le répète, je ne suis plus maudite.

Lentement, elle sort un sein et l'approche des petites lèvres frémissantes. Le calme revient. Elle sèche ses larmes et sourit. Devant tant de grâce et de volupté, Pierre retrouve ses émois. Il réfléchit un instant et se dit que même si ce n'est pas tout à fait cela, il aurait tout intérêt à considérer les choses de cette façon.

— Très bien, dit-il. Je suis rentré et je reprends mes droits sur vous. Nous verrons bien si la malédiction s'est envolée. Tu as de la chance de m'échauffer le sang. Maintenant c'est moi qui vais profiter de toi. Quand bon me semblera. Et pas un autre !

Pas de fête pour célébrer cette naissance miraculeuse. Un simple baptême à l'église Saint-Jacques. Pierre n'assiste pas à la cérémonie. Jean-Jacques non plus. Mais il donne une marraine à l'enfant : sa cousine, Marie Grimal. Et le curé inscrit sur son registre : « Marie Gouze, fille légitime de Pierre Gouze, boucher, et d'Olympe Mouisset, mariés, de cette paroisse, née le septième de may mil sept cent quarante-huit, fut baptisée le lendemain. »

L'année suivante, le 6 août 1749, Anne-Olympe met au monde une autre fille, bien vivante elle aussi, Marie-Jeanne. Cette fois, Pierre Gouze assiste au baptême et signe l'acte dans le registre de la paroisse, non sans avoir murmuré à l'oreille de son épouse :

— Tu avais raison, la malédiction a disparu !

Mais le 29 août 1750, il meurt brusquement. Le boucher Gouze, âgé de trente-trois ans à peine, s'est écroulé devant son étal au milieu de la rue Fraîche. Certaines mauvaises langues ont prétendu qu'il venait d'apprendre qui était l'amant d'Anne-Olympe. La nouvelle l'a foudroyé.

Marie, qui n'a que deux ans, n'a pas eu le temps de le connaître, et ne se souviendra jamais de lui.

Chapitre III

Les formalités de deuil accomplies, Anne-Olympe se trouve enfin libre de décider de sa vie. Elle n'a plus de mari pour lui imposer quoi que ce soit. Mais une veuve avec quatre enfants... Tout de même... Les familles Gouze et Mouisset, la boucherie et le textile réunis, se lamentent et la couvrent de conseils judicieux qu'elle rejette systématiquement. Bien sûr les statuts de la corporation l'autorisent à tenir l'étal de son époux défunt jusqu'à ce que le petit Jean, que tout le monde appelle Jeanton, soit en âge d'accéder à la maîtrise. Elle écarte aussitôt cette éventualité. Depuis son mariage, elle n'a jamais mis le pied dans l'échoppe. L'odeur et la vue du sang la font défaillir et, les vendredis, jours de tuerie, elle fuit à l'autre bout de la ville pour ne pas assister au supplice des bêtes décapitées à coups de hache, ou entendre leurs cris d'agonie qui lui déchirent l'âme. Fini, tout cela. Ce qu'elle veut avant tout, c'est quitter ce quartier qu'elle déteste. Trop de bruit, trop de sang, trop de morts. Mauvais souvenirs qu'elle doit effacer au plus vite de sa mémoire.

Le problème de l'étal est vite résolu. Le cousin Jean Gouze, maître boucher lui aussi, tient boutique à la Grande Boucherie, transférée depuis 1648 dans ce qui fut l'Arsenal, au coin de la rue des Cordonniers et de la rue des Soubirous-bas : Des salles hautes et spacieuses, au rez-de-chaussée d'un bâtiment où les calvinistes entassaient des tonnes de munitions pour soutenir le siège des armées papistes de Louis XIII. Aujourd'hui, on y compte plus

d'étals que dans tout le reste de la ville. Et l'odeur du sang n'en finit pas d'asphyxier les pierres des voûtes.

La rue Fraîche est à deux pas. Le cousin Jean fera marcher l'étal de Pierre, avec le petit Jeanton comme apprenti. Il a dix ans, le bon âge pour apprendre. Comme il est de la famille, il n'aura pas à payer la caution de deux cents livres pour les années de formation. Il ne fournira pas non plus les douze tabliers ni les douze serpillières réglementaires. Il est fils légitime, petit-fils et petit cousin de maîtres bouchers. De plus, il a hérité d'un étal. Trois ans d'apprentissage et sept ans de compagnonnage en feront un maître boucher à son tour. Et pendant toutes ces années, il sera nourri et logé par le cousin maître qui aura sur lui droit de garde, de surveillance et de correction si besoin est, ce dernier point n'excluant pas la fessée ou toute autre punition corporelle. Un maître dans l'art de la viande doit être élevé dans la religion catholique et apostolique, et de mœurs irréprochables. Telle est la règle de la corporation.

Les problèmes d'héritage trouvent à leur tour une solution : Anne-Olympe recevra son usufruit de l'étal. La voilà donc seule avec ses trois filles. Malgré ses trente-six ans, avec sa longue silhouette fine, c'est une bien jolie veuve. Et elle n'a pas son pareil pour s'arranger une tournure avec quelques rubans, dentelles ou chiffons de soie. Elle a toujours eu du goût pour la toilette et voudrait bien réaliser son rêve : s'occuper de mode ! Mais qu'en dira Jean-Jacques ? C'est une question qu'elle abordera plus tard. Pour l'heure, il lui faut chercher un nouveau toit.

Elle trouve son bonheur dans la rue de la Trésorerie : une maison en brique d'un étage avec des chapiteaux triangulaires au-dessus des fenêtres. Comme celle de la rue Fraîche, et comme la plupart des maisons de Montauban, elle comprend deux corps séparés par une cour. Les proportions modestes lui donnent des allures de maison de poupée. N'est-ce pas ce qui convient à une veuve entourée de trois fillettes dont deux sucent encore leur pouce ?

Au rez-de-chaussée, une petite échoppe sur la rue, dont elle pourra faire usage, plus tard, et une belle porte en bois ouvragé sous un linteau de pierre. Un couloir longe la boutique jusqu'à la cour avec son escalier orné d'une

rampe en bois tourné qui mène à l'étage. Côté rue, une grande pièce avec des fenêtres à petits carreaux enchâssés de plomb, et une chambre. Côté cour, deux chambrettes, la cuisine et quelques débarras pour les réserves de bois, d'eau et de nourriture. Une réplique de la rue Fraîche. Mais ici, fini le tam-tam des hachoirs et des couperets, fini les ruisseaux de sang et les râles de bêtes égorgées.

La rue est élégante et bien habitée. D'un bout à l'autre, ce ne sont que jolies façades roses, lourdes portes ornées de ferronneries et balcons ouvragés comme des dentelles. D'un côté, sur toute la longueur, les maisons touchent les remparts et surplombent le ravin de la Mandoune. L'animation y est grande tout au long du jour. Des hommes élégants se pressent autour du petit jeu de paume où il est de bon ton de lire les gazettes après l'exercice physique. Tout près, la maison de ville avec son ballet de consuls, de clercs et d'échevins. Et à l'entrée de l'artère, près de la porte des Griffouls, la trésorerie, installée dans une maison imposante, l'hôtel Dariat, que l'on salue presque au passage. Le roi Charles IX y a dormi, alors qu'il traversait la ville. Plus tard, Henri IV le Béarnais, roi de Navarre, y séjourna plusieurs fois avec toute sa suite, donnant des fêtes dont on parle encore les soirs d'hiver, au coin du feu. Le cardinal de Richelieu y fut bien traité à son tour lorsqu'il vint à Montauban, le 20 août 1629, après la paix d'Alais qui mettait fin aux luttes religieuses. Et, depuis 1635, c'est le bureau général des Finances. Seize trésoriers généraux y siègent en permanence.

Dès la fin d'octobre 1750, Anne-Olympe signe un bail de six ans pour quatre-vingts livres par an, et fait aussitôt transporter ses meubles et effets dans cette nouvelle demeure. Deux charrettes suffisent. Elles sont lourdement chargées et Fanchette, la servante, les suit en courant, s'accrochant parfois aux cordes d'arrimage.

— Attention, crie-t-elle aux cochers, pas si vite, vous allez tout casser.

Marie, assise près de sa mère et de ses sœurs dans une voiture à cheval, observe tous ces mouvements avec une certaine crainte. Pelotonnée contre Anne-Olympe, elle ouvre de grands yeux apeurés. Elle n'était jamais allée plus

loin que l'étal de la boucherie, en tenant la main de Fanchette. Des images de cauchemar avaient arrêté son élan : jamais elle n'oubliera le coup de hache sur le cou de la vache. La nausée l'avait saisie. Le cœur au bord des lèvres, elle était remontée en courant vers l'appartement et avait refusé d'en sortir.

Aujourd'hui, du fond de la carriole, elle découvre la ville. De nouveau, elle a peur. Peur des façades très hautes qui défilent, peur de la foule bruyante, des cris ; peur de ce rideau interminable de visages inconnus, inquisiteurs et moqueurs, qui disent des choses qu'elle ne comprend pas. Son petit corps en est noué d'angoisse.

La nouvelle maison, enfin. Le convoi s'arrête. Fanchette fait déposer meubles et balluchons dans la cour, tandis qu'Anne-Olympe, tenant le bébé Marie-Jeanne dans ses bras, monte l'escalier en agitant un trousseau de clés. Marie, affolée, se cramponne à la jupe de sa mère. Jeanne, plus âgée — elle aura bientôt dix ans — sautille autour de Fanchette. Cette nouveauté, qui terrorise Marie, l'enchantante. Anne-Olympe ouvre une porte à l'étage.

— Voilà, dit-elle, nous sommes chez nous.

Marie éclate en sanglots. Tout est si grand, si vide, si sombre. Elle ne comprend plus rien. Elle ne reconnaît rien et ne veut pas entrer dans le trou noir.

— Allons, lui dit sa mère en lui tapotant la tête, n'aies pas peur. Tu es une grande fille maintenant. Tu vas t'asseoir dans un coin et rester bien sage. Tout va s'arranger.

Marie continue à suivre sa mère, tremblant d'être abandonnée, ne serait-ce qu'un instant, dans ces lieux inconnus et froids. Mais Fanchette et Jeanne, essoufflées, jettent quelques balluchons sur le parquet. On ouvre les fenêtres. La lumière entre partout en larges faisceaux. Les cochers montent les meubles en ahanant. On les pousse contre les murs, selon les indications que donne Anne-Olympe :

— Le grand lit, par ici, dans ma chambre. Les autres, dans l'autre chambre...

Le vaisselier, la table et les chaises, la pendule, la commode, le coffre... Chacun trouve sa place, sans oublier les deux bergères au petit point de la grand-mère Marty qui se

glissent tout naturellement de chaque côté de la grande cheminée de pierre avec son linteau de brique rose.

Bien vite on installe la crémaillère. Fanchette allume un feu et accroche un chaudron plein d'eau. Marie s'est assise sur un tabouret de pieds en tapisserie, près de l'âtre. Elle serre sur sa poitrine une poupée de chiffon qui ne la quitte jamais. La vie est entrée dans cette maison qui désormais sera leur nid. Elle y retrouve tous les objets familiers. Rien n'a été oublié. Comme un petit chat, elle se met à ronronner en suçant son pouce.

Du coin de l'œil, elle peut observer sa mère qui tourbillonne dans sa longue robe de deuil. Elle bouge tant qu'elle en a perdu sa marmotte¹. Ses beaux cheveux aux reflets acajou dansent sur le steinkerke² noir noué sur sa poitrine. Ses yeux violets se font velours au-dessus des joues rosies par l'excitation. Elle s'arrête, les mains posées sur les hanches et laisse tourner son regard. Qui pourrait croire qu'elle vient tout juste d'emménager ? Les meubles sont à leur place, comme s'ils étaient là depuis des siècles. Il lui semble même en cet instant qu'elle a toujours vécu en ces lieux et que la rue des bouchers n'est qu'un mauvais rêve.

— C'est bien, dit-elle. Nous sommes vraiment chez nous... Pas tout à fait.

Elle prend un grand seau en cuivre et le pose au centre de la table.

— Il ne manque que des fleurs. Fanchette, tu pourras bien me trouver ça dans le ravin, près de l'Houlette. Va vite !

Marie écoute et ne dit rien. Derrière ses grands yeux noirs des milliers de pensées se bousculent. Pourquoi sa mère a-t-elle voulu quitter si vite l'autre maison, pourquoi est-elle si excitée, pourquoi tient-elle tant à ce que tout soit beau ? Que va-t-il se passer encore ? De toutes façons, quand elle sera grande, elle fera tout comme maman. Avec

1. Mantille nouée sous le menton.

2. Nom donné à une sorte de fichu de toile ou de coton, mis à la mode par la bataille de Steinkerke (1692) où les princes (M. le Duc, le prince de Conti, M. de Vendôme) en s'habillant précipitamment pour aller au combat, n'avaient pas eu le temps d'arranger leurs cravates de dentelle et les avaient nouées négligemment autour de leur cou.

aisance et rapidité. Sauf une chose : jamais plus elle ne montera dans une charrette pour traverser la ville. Elle en frémit encore rien que d'y penser.

Un peu plus tard, à l'heure où la nuit descend sur les remparts et où chaque fenêtre s'éclaire d'une lueur vacillante, un homme habillé de noir remonte la rue déserte. Sous le chapeau à larges bords, une perruque ample lui bat les épaules. Il s'arrête un instant devant la boutique sombre, lève la tête vers l'étage. Derrière les vitres dansent les flammes des chandelles. Il se glisse furtivement sous le porche, traverse la cour et monte l'escalier. Du pommeau de sa canne, il frappe à la porte. Trois coups. Comme au théâtre. Anne-Olympe court vers la cuisine où Fanchette babille avec les filles.

— Va ouvrir, lui dit-elle.

La servante trouve sa maîtresse bien agitée. Elle la voit courir vers sa chambre, rectifier sa coiffure devant le miroir, puis revenir s'asseoir dans un des fauteuils au coin du feu. A son tour, elle retape sa jupe et redresse sa coiffe avant d'ouvrir. C'est sûrement une visite importante pour que madame Gouze soit dans cet état, se dit-elle en tirant vers elle le battant de la porte.

L'homme est grand et mince. Long visage sculpté, nez aquilin, yeux noirs surmontés d'épais sourcils sombres. Il a belle tournure dans un habit en drap noir, à grands parements de manches finement brodés, qu'éclairent un jabot et des manchettes volantes. D'un geste élégant, il enlève son chapeau et dit d'une voix posée :

— Je viens voir Madame.

Fanchette, fort impressionnée, ouvre des yeux immenses. Elle a reconnu le président de la cour des Aides, troisième personnage de la généralité, après l'évêque et l'intendant. Aussitôt elle esquisse une révérence maladroite, le conduit dans la grande salle, et court vers la cuisine pour s'y enfermer avec les filles.

Près de la cheminée, Jean-Jacques Lefranc de Caix, seigneur de Pompignan, toujours célibataire malgré ses quarante et un ans, presse dans ses mains celles d'Anne-

Olympe, sa muse, la Polymnie de ses odes, qu'il n'a jamais cessé d'aimer.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de faire irruption de la sorte. Depuis que je vous sais seule, mon cœur délire. Je ne pouvais attendre la fin du deuil.

— Vous m'avez manqué aussi, mon amour. Je savais que vous ne tarderiez pas à venir.

— Mon cœur, ma toute belle ! Depuis deux mois je vis un enfer.

De son index, il soulève le charmant visage pour y retrouver les lignes qui hantent ses nuits. Elle pose sur lui ses magnifiques yeux violets, et il oublie tout : les convenances, sa position sociale, les différences de rang et d'éducation. Il oublie même le temps. Ce soir, il est amoureux comme lorsqu'il avait vingt ans et découvrait la beauté ensorcelante de sa filleule, qui n'avait pas seize ans. Il la désire plus violemment encore qu'en cette chaude nuit d'août qui fit d'eux des amants.

Trois ans, déjà... Il venait d'être nommé par le roi aux fonctions qu'avaient occupées son père ainsi que trois autres ancêtres de sa famille. A son tour, on lui demandait de présider cette cour qui juge en dernier ressort les procès civils ou criminels concernant les impôts appelés aides, gabelles ou tailles. A son tour il se ferait appeler « Monseigneur ». Pour la circonstance il avait donné une grande réception dans son hôtel, rue de l'Ancien-Collège. Anne-Olympe n'avait pu résister à la tentation de se rendre à la fête. Les préparatifs duraient depuis plusieurs semaines et la rumeur publique laissait entendre que « même dans son château de Versailles, le roi Louis XV ne faisait pas plus beau ». Elle avait donc fait en sorte de représenter son mari, absent, dans une députation de la corporation des bouchers. Elle n'avait pas eu besoin d'insister pour s'imposer. Dans toute la ville on savait qu'elle était la filleule du président, auquel son père, Jacques Mouisset, avait servi de précepteur, et que sa mère avait nourri le frère cadet, Jean-Georges, devenu évêque. Pour qui connaît les traditions des vieilles familles montalbanaises, tous ces liens

constituaient une sorte de parenté conforme, d'ailleurs, aux prescriptions de l'Église.

Le 27 août 1747, dans l'hôtel éclairé de mille bougies, il y eut d'abord un dîner somptueux pour les représentants de la cour des Aides, de l'académie, et les consuls de la ville. Face à la salle à manger, des pilastres de feu, faits d'une quantité innombrable de lampions, bordaient les allées de chaque côté du parterre. Et, dans le fond du jardin, on voyait s'élever à vingt pieds au-dessus des palissades un grand saule tel qu'il est dans les armes de Montauban, portant un laurier au naturel, mouvant du haut de son tronc, le tout en lumière et ceint de la devise de l'académie en gros caractères.

À l'heure des couplets en l'honneur de l'hôte, on permit aux délégués des corporations d'entrer dans le jardin. Chacun ne put s'empêcher de clamer son admiration devant toutes ces illuminations et surtout la décoration de la table qu'ils pouvaient voir par les fenêtres grandes ouvertes : des montagnes jonchées d'arbustes odoriférants, chargés de toutes sortes de fruits, couronnées de temples antiques faits de marbres de toutes couleurs et de cristaux.

Tant de féerie les intimidait. Et c'est à voix basse qu'ils faisaient leurs commentaires, tandis que des laquais leur offraient du vin de Champagne dans des coupes en cristal taillé. Les discours terminés, le président Lefranc sortit dans le jardin et vint à leur rencontre. Chacun se présenta et le salua en formulant un compliment.

Vint le tour d'Anne-Olympe, impressionnée de le voir dans sa grande robe rouge d'apparat, coiffé d'un mortier de velours noir à galons dorés. Elle portait une robe en satin d'un beau bleu de chardon, piquée de petites roses de soie, comme les rubans de dentelle qui retenaient ses longues boucles sombres autour de son front couleur de miel. Pour la circonstance, elle avait osé des demi-paniers qui faisaient sa taille plus fine. Elle s'avança vers lui et fit une révérence. Frappé par son élégance et sa grâce, il la releva. Les yeux violets le pénétrèrent comme une lame d'acier. Il la reconnut et ne put dire un mot, pas plus qu'elle. L'émotion les paralysait. Mais le regard qu'ils échangèrent parla pour eux.

Un peu plus tard, un laquais s'approcha d'elle et murmura quelques mots à son oreille. Rougissante, elle le suivit. Il la conduisit discrètement à l'étage, dans un cabinet particulier. « Sur ordre de monsieur le Président. »

Ce fut leur première nuit d'amour.

— Notre nuit de noces, avait dit Jean-Jacques en la prenant dans ses bras.

Il l'avait portée vers le lit à baldaquin, derrière les rideaux de lampas rouge sombre, et posée sur les draps ourlés de dentelles. Assis près d'elle, il avait caressé ses cheveux, son visage, son cou, ému de ses timidités de jeune fille.

— Tu es belle, avait-il dit en la dénudant peu à peu. Telle que je t'ai toujours imaginée.

Anne-Olympe lui avait arraché sa perruque et s'était offerte à lui comme elle n'avait jamais cessé de le faire en pensée depuis leur premier baiser, volé dans un massif de lavande, au bord du Tarn.

Les yeux mi-clos, avec un retard de vingt ans, elle découvrait l'ivresse de la volupté. Frissonnant jusqu'à la moelle et brûlant tout à la fois, elle subissait avec délice les assauts répétés de ses caresses ponctuées de baisers interminables. Elle connaissait enfin le plaisir sublime, à nul autre pareil, de se donner au seul homme qui existât pour elle. Une extase exquise se répandait dans sa chair, dans son cœur, jusqu'au plus profond de son âme. Elle appartenait désormais à Jean-Jacques, qui possédait son cœur depuis si longtemps et venait de prendre son corps.

— Que de temps perdu ! s'était-il exclamé.

Il leur avait fallu attendre l'âge adulte pour vivre leur passion d'enfants. D'autres nuits d'amour suivirent, plus belles, plus passionnées les unes que les autres. Neuf mois plus tard, Marie venait au monde. Mais le retour de Pierre Gouze portait un coup d'arrêt brutal à leur romance. Et ce soir, heureux de la retrouver après une longue interruption, il s'exclame avec fougue :

— Ah ! Combien j'ai béni la mort de ton mari !

— Ne dites pas cela, Seigneur !

Elle fait un signe de croix.

— Oui, Dieu ait son âme, dit-il, agacé. Il nous a tout de même fait perdre deux ans.

— Que faites-vous de nos rendez-vous secrets ?
Son regard s'obscurcit.

— Je te partageais. Ce fut une souffrance odieuse.

— Je ne pouvais faire autrement. Vous le savez.

— Avais-tu besoin de lui faire un enfant, après celui que nous avons fait ensemble ?

— Pourquoi nous torturer encore ? C'est le passé.

Il la prend dans ses bras et la serre très fort contre lui.

— Ne doutez jamais de mon amour, madame.

— Je vous aime, dit-elle, enfouie dans son jabot.

En silence, ils écoutent les battements de leurs cœurs.

— Ne pensons plus qu'à notre bonheur, dit-elle. Et à celui de Marie.

Il prend sa main et la presse dans la sienne, tandis que son regard s'enfonce dans celui de sa belle.

— Tu as raison, mon cœur. Tu es à moi, désormais. Je ne te partagerai plus.

De nouveau, il prend la main de la jeune femme et la couvre de baisers. Elle sourit tendrement. Il fait quelques pas dans la pièce où se mêlent des odeurs de fleurs sauvages et de pin séché, remarque chaque détail de l'aménagement, puis revient s'asseoir près du feu.

— Cela vous plaît-il ? demande Anne-Olympe.

— Es-tu heureuse ?

— Vous êtes là et je suis heureuse, mon aimé.

Il se penche vers elle et pose sa main sur la sienne.

— As-tu besoin de quelque chose ? Tu peux tout me demander.

Elle hoche la tête d'un air entendu.

— Comment va Marie-Olympe ? demande-t-il. J'ai hâte de la connaître.

— Pas ce soir, Jean-Jacques. Elle a eu son compte de nouveautés et de changements ces derniers jours. C'est une âme sensible. Elle vous ressemble tant.

Anne-Olympe se penche vers son amant, et du bout de son index dessine les contours de son visage.

— Le même front haut, le même regard tendre et sévère, la même bouche gourmande et sensuelle.

Un long baiser. Les lèvres sur les siennes, elle murmure :

— A travers Marie, tu étais avec moi. Quand elle me regarde de ses yeux noirs si brillants, j'ai l'impression que c'est toi, et je sens une grande chaleur dans tout mon corps.

Ils s'embrassent à nouveau.

— Tout cela va changer, dit-il.

Il se lève. Elle aussi.

— Je dois partir, madame, bien à regret.

— Vous reviendrez ? Monseigneur, promettez-le moi.

— Aussi souvent que possible.

Fidèle à sa promesse, il revient souvent et ne s'en lasse pas. Il peut enfin vivre son amour... Il découvre aussi sa fille, Marie.